

## PREMIÈRE PARTIE MES ANNÉES D'ENFANCE

Ma mère, née Alexandrovitcheva, était une des plus belles filles de Petite-Russie. À la fin de sa quinzième année, les prétendants se présentaient en foule pour rechercher sa main. Parmi toute leur multitude, le cœur de ma mère donnait la préférence à un capitaine de hussards nommé Dourov, mais, par malheur, ce choix n'était point celui de son père, hobereau petit-russien, orgueilleux et dévoré d'ambition. Il commanda à ma mère qu'elle s'ôtât de l'esprit l'idée chimérique d'épouser un moscal<sup>1</sup>, et singulièrement un militaire. Mon grand-père régnait en despote absolu sur sa famille ; lorsqu'il donnait un ordre, il convenait de s'y soumettre aveuglément et il n'existait nul moyen ni de le fléchir, ni de changer une disposition dès lors qu'il l'avait prise. La conséquence de cette sévérité immodérée fut que par une nuit d'automne où la tempête faisait rage, ma mère, qui partageait une chambre avec l'aînée de ses sœurs, quitta son lit en catimini, s'habilla, se couvrit d'un manteau et d'un béguin, puis retenant son souffle, sans s'être chaussée, se faufila devant le lit de sa sœur, ouvrit sans bruit la porte de la grand-salle, la referma avec autant de soin, traversa lestement la pièce d'une seule course et, franchissant la porte du jardin, fila comme une flèche sur la longue allée plantée de marronniers qui aboutissait à une poterne. Ma mère tira précipitamment cette modeste barrière et se jeta dans les bras du capitaine qui l'attendait avec une calèche et un attelage de quatre chevaux vigoureux, lesquels, comme le vent qui alors se déchaînait, s'envolèrent sur la route de Kiev en les emportant.

Ils se marièrent dans le premier village de rencontre, puis s'en furent tout droit à Kiev où le régiment du capitaine Dourov avait ses quartiers. La conduite de ma mère, bien qu'elle pût trouver excuse dans la jeunesse, dans l'amour et dans les qualités de mon père qui était un fort bel homme, au tempérament doux et aux manières séduisantes, était si contraire aux mœurs patriarcales de Petite- Russie que mon grand-père, dans un premier accès de colère, jeta sa malédiction sur sa fille.

Deux années durant, ma mère ne cessa d'écrire à son père pour le supplier et obtenir son pardon, mais en vain : il ne voulait rien entendre et sa colère grandissait à mesure qu'on s'efforçait de l'attendrir. Mes parents, ayant perdu tout espoir de fléchir un homme qui tenait

---

<sup>1</sup> Terme méprisant par lequel les Ukrainiens désignaient les fonctionnaires et militaires grands-russes.

l'obstination pour un trait de tempérament, allaient se résigner à leur sort et cesser d'écrire à ce père inflexible quand la grossesse de ma mère vint ranimer son courage éteint. Elle se prit à espérer que la naissance de l'enfant la ferait rentrer dans les grâces paternelles.

Ma mère souhaitait passionnément avoir un fils et durant tout le temps de sa grossesse elle s'abandonna aux rêves les plus flatteurs. « J'aurai un fils, beau comme un amour ! se disait-elle, je l'appellerai Modeste, c'est moi qui le nourrirai, c'est moi qui l'élèverai et lui ferai la classe, et mon fils, mon Modeste adoré, sera la joie et la consolation de toute ma vie... » Ainsi rêvait ma mère, mais le terme approchait et les douleurs qui précédèrent ma naissance la surprirent de la plus déplaisante manière : elles n'avaient point de place dans ses rêveries et elles produisirent sur elle une première impression très peu avantageuse pour moi. On dut faire venir un médecin accoucheur qui jugea indispensable de la saigner ; ma mère en était très effrayée, mais il n'y avait rien à faire, et force lui fut de se soumettre à la nécessité. On la saigna, et bientôt après je vins au monde, pauvre créature dont la naissance détruisait tous ses rêves et renversait toutes ses espérances.

« Donnez-moi mon enfant ! » demanda ma mère sitôt qu'elle fut un peu remise de la douleur et de la peur. On apporta l'enfant et on le plaça sur ses genoux. Mais, hélas ! ce n'était point un fils beau comme un amour ! c'était une fille, et une fille taillée en géant ! J'étais d'une taille extraordinaire, j'avais d'épais cheveux noirs et je criais à gorge déployée. Ma mère me repoussa et se tourna vers le mur.

Après quelques jours, maman fut tout à fait rétablie et, cédant aux conseils des dames du régiment, ses amies, décida de m'allaiter elle-même. Elles lui avaient affirmé qu'une mère qui allaite son enfant commence à l'aimer par ce moyen. On m'apporta, ma mère me prit des mains de la servante, me plaça contre son sein et me donna à téter. Mais, apparemment, je devais sentir que ce n'était point l'amour maternel qui me donnait pitance, et en dépit de tous ses efforts pour me faire prendre le sein, je ne le prenais pas. Maman pensa vaincre mon entêtement en usant de patience et persista à me tenir contre elle, mais lasse de me voir m'y refuser si longtemps, elle cessa de me regarder et se mit à converser avec une dame qui était chez elle en visite. À cet instant, sans doute gouvernée par le sort qui me destinait à l'uniforme de soldat, je m'emparai brusquement du sein maternel et, de toutes mes forces, le mordis de mes gencives. Ma mère poussa un cri perçant, m'arracha à son sein et, m'ayant jetée dans les bras de la servante, tomba sur son lit, le nez dans les coussins.

« Ôtez, ôtez de ma vue cet enfant impossible et ne me le montrez jamais plus ! » dit

ma mère en agitant le bras et en se couvrant la tête d'un oreiller.

Je venais d'avoir quatre mois quand le régiment dans lequel servait mon père reçut l'ordre de gagner Kherson. Comme il s'agissait d'un mouvement de troupes régulier, mon père emmena sa famille avec lui. Je fus confiée aux soins et à la garde d'une femme de chambre de ma mère, du même âge qu'elle. Pendant la journée, cette fille voyageait avec maman dans la voiture, en me tenant sur ses genoux, me nourrissait de lait au moyen d'une corne de vache et m'emmaillottait si serré que j'en avais le visage bleu et les yeux injectés de sang. A l'étape du soir, je retrouvais mon souffle car on me confiait à une paysanne qu'on faisait venir du village, elle me démaillottait, me plaçait contre son sein et dormait avec moi toute la nuit ; j'avais ainsi une nouvelle nourrice à chaque étape.

Ni les changements de nourrice, ni le supplice de l'emmaillotage n'entamaient ma santé. J'étais très vive et robuste, mais braillarde à un point qu'on ne saurait croire. Un jour, ma mère se trouvait de fort méchante humeur, je ne l'avais pas laissée dormir de toute la nuit, on s'était mis en marche à l'aube, et maman s'apprêtait à s'endormir dans la voiture quand je me mis à nouveau à pleurer et malgré tous les efforts de ma nourrice pour me consoler, je hurlai d'heure en heure davantage. Ceci passa les bornes de la patience de ma mère : hors d'elle, elle m'arracha des bras de la fille et me jeta par la fenêtre ! Les hussards poussèrent un cri d'effroi, sautèrent de cheval et me relevèrent tout en sang et ne donnant aucun signe de vie ; ils allaient me rapporter à la voiture quand mon père accourut à eux au galop, me prit de leurs mains et, en larmes, me posa en selle contre lui. Il tremblait, pleurait, et était pâle comme un mort. Il continua de chevaucher sans prononcer un mot et sans tourner une fois la tête du côté de la voiture dans laquelle voyageait ma mère. À la stupéfaction de tous, je revins à la vie et, contre toute attente, ne fus point estropiée. Seul du sang me coulait de la bouche et du nez sous la violence du choc. Mon père leva les yeux au ciel avec un sentiment de joie et de reconnaissance, me serra contre sa poitrine et, s'approchant de la voiture, dit à ma mère :  
« Remercie Dieu de n'être pas meurtrière ! Notre fille est sauvée, mais je ne la livrerai plus à ton pouvoir, je m'occuperai d'elle moi-même. »

Sur ces mots, il poussa son cheval et jusqu'au coucher me transporta avec lui sans plus adresser un regard ni une parole à sa femme.

A partir de ce jour mémorable, mon père me confia à la providence divine et à l'attention d'un hussard du flanc- garde nommé Astakhov, qui se trouvait en permanence au service de mon père, aussi bien en campagne que dans les quartiers. Certes, je passais la nuit

dans la chambre de ma mère, mais dès que mon père se levait et sortait, on m'emportait aussitôt. Mon précepteur Astakhov me promenait toute la journée dans ses bras, se rendait avec moi à l'écurie de l'escadron, me faisait asseoir sur les chevaux, me donnait son pistolet en guise de jouet, et agitait son sabre tandis que je battais des mains et riais aux éclats à la vue des pluies d'étincelles et des reflets d'acier ; le soir, il m'emmenait voir les musiciens qui, avant de sonner la retraite, jouaient différents morceaux, j'écoutais puis, finalement, m'endormais. On ne pouvait me ramener dans ma chambre que lorsque j'étais plongée dans le sommeil ; quand je ne dormais pas, la seule vue de la chambre de ma mère me glaçait d'effroi et je m'agrippais des deux mains au cou d'Astakhov. Maman, depuis le jour de mon voyage aérien par la fenêtre de la voiture, n'intervenait plus dans rien qui me concernât et se consolait avec son autre fille, qui était cette fois-ci tout le portrait d'un amour et pour laquelle, comme on dit, elle ne se sentait plus d'affection.